

UNICORN WARS

PREMIERE

Que les parents ne se laissent pas berner par les couleurs chatoyantes et les adorables dessins en 2D : *Unicorn Wars* n'est pas fait pour les enfants, et les adultes les plus sensibles pourraient bien y laisser aussi des plumes. Alberto Vázquez (*Psiconautas*) signe un conte animé unique, au croisement des *Bisounours*, de *Full Metal Jacket* et d'*Apocalypse Now*. Il y est question d'une guerre sans pitié entre les oursons et les licornes et d'un livre sacré prétendant que celui qui s'abreuvera du sang du dernier équidé à corne deviendra un être parfait. Le film questionne tous azimuts l'emprise des récits mythologiques, la religion, la propagande militaire ou la masculinité. D'une violence et d'une noirceur inouïes. Pas pour tout le monde, donc, mais tout le monde serait bien avisé d'y jeter un œil. ♦

★★★ FRANÇOIS LÉGER

Le Canard enchaîné

Dans la forêt magique s'ébattaient joyeusement les licornes, jusqu'à ce que d'horribles singes instaurent un ordre autoritaire... Ce sont désormais les oursons qui se préparent, dans un camp d'entraînement, à livrer une guerre totale aux licornes.

Le Galicien Alberto Vázquez s'empare brillamment des

icônes du dessin animé enfantin pour dévoiler les pulsions adultes de mort et dire le malaise dans la civilisation. L'univers graphique est élaboré, et la parodie des films de guerre savoureuse. La force de Vázquez est d'aller jusqu'au bout de son délire, à la manière des grands dessinateurs des années 70. — D. F.

UNICORN WARS

Télérama¹



Sept ans après le sombre et fascinant *Psiconautas* (2015), l'Espagnol Alberto Vázquez revient avec un nouveau conte noir, cruel et singulier, où les mignonnes figures traditionnelles de l'animation – ici, des ours et des licornes – sont féroce­ment dévoyées dans un cauchemar politico-intime à ne pas mettre devant tous les regards. Fanatisés, sadiques, paumés, ces nounours-là sont obsédés par le sang des licornes. Aveuglés par la haine, ils sont en guerre depuis toujours contre les équidés mythiques qui se cachent au fond d'une épaisse et mystérieuse forêt. Tentative de génocide, couleurs pastel ou suaves souillées de morve, de grisaille et de sang... Cet ovni inquiétant parle de racisme, de fondamentalisme religieux et de perversité tous azimuts, en débordant d'imagination et d'idées visuelles vénéneuses. Un poison enivrant, à réserver aux adultes.

— **Cécile Mury**

UNICORN WARS

Sofilm

U*nicorn Wars* se déroule à un moment indéterminé de l'histoire du monde, lorsqu'un peloton d'ours en peluche subit un entraînement militaire rigoureux qui doit faire d'eux les héros de la guerre ancestrale entre les oursons et les licornes. Alors qu'ils se préparent à leur mission, qui n'est autre qu'une opération de sauvetage risquée au cœur de la forêt magique, des tensions apparaissent au sein du groupe, marquées par le mépris latent que le charismatique ourson Azulín éprouve pour son frère Gordi. Au fur et à mesure que les oursons s'enfoncent dans la forêt pour affronter la réalité de la guerre, les paradoxes de la nature des êtres de *Unicorn Wars* se révèlent dans toute leur ampleur, tandis que l'aventure elle-même prend des accents monstrueux, délirants et violents.

L'HORREUR !

Alberto Vázquez s'éloigne du conte animalier classique, sans pour autant renier complètement les conventions du genre. En ce qui concerne la conception des personnages – et des décors qui les abritent –, il combine l'approche pure des animaux anthropomorphisés explorée dans ses courts-métrages (*Decorado* et *Bird Boy*), puis dans son long-métrage (*Psiconautas*), avec son travail autour de la représentation de figures mythologiques, plus proche du pictural. Finalement, ce qui impressionne surtout chez lui, c'est l'ampleur des registres et la polyvalence de son travail, qui repose sur une certaine idée du contraste, du conflit

des idées et des expressions plastiques. Ici, le cinéaste espagnol continue d'approfondir son approche de la matière dont sont faits les mythes et les légendes, avec des jeux référentiels multiples, un ton discordant... Un cocktail détonnant.

Dès le prologue, une scène bucolique se mue, grâce à une utilisation sophistiquée des couleurs et du point de vue, en une vision de cauchemar mémorable. La force du film vient aussi du contraste entre, d'une part, la grande absurdité de la culture belliciste des oursons et, d'autre part, la dictature de la beauté et la rhétorique affective qui baigne les relations entre les personnages. Tout ceci dessine un monde dystopique où chaque aspect de la vie quotidienne – relations amoureuses, famille, identité, poids de la religion – atteint la limite du grotesque. Enfin, Alberto Vázquez imprime sa marque grâce à son habileté dans les ruptures de ton et de registre, passant de la comédie malaisante au mélodrame familial pour finir dans l'horreur pure – lorsque l'expédition dans la forêt prend des airs de voyage au cœur des ténèbres – et enfin à la fantaisie épique qui donne lieu aux plus belles images du film. À son paroxysme, Vázquez porte son récit de frères ennemis jusqu'à la tragédie grecque, dans un drame aux proportions bibliques devant lequel nous, spectateurs, ne pouvons que rester bouche bée ; comme ces hominidés qui, du haut des arbres, attendent leur tour d'hériter de la Terre après la disparition de la dernière licorne.

JORDI SÁNCHEZ NAVARRO

UNICORN WARS

CAHIERS DU CINEMA

Aujourd'hui reconnu comme l'une des figures majeures de l'animation européenne, Alberto Vázquez trace le sillon d'une œuvre qui défie sur son propre terrain l'anthropomorphisme du bestiaire disneyen pour mieux désespérer de la nature humaine. On retrouve dans *Unicorn Wars* une pratique accomplie et souvent réjouissante du détournement trash dont la portée, au-delà des modèles potaches d'*Itchy et Scratchy* ou *Happy Tree Friends*, double le salutaire déniement d'un sens de la provocation très politique. La fable grinçante de *Psiconautas* témoignait d'un militantisme écologiste sans concession ; ce deuxième long métrage, qui fait suite à deux courts remarquables (*Decorado* et *Homeless Homes*), ne renie rien de cet engagement. S'y greffe une nouvelle dimension : le récit originel d'une société d'ours convaincus d'appartenir à l'espèce

élue – ils sont mâles pour la plupart et vivent sur le modèle humain – et dont les textes sacrés légitiment une haine séculaire envers les licornes. Proches de la nature, elles sont accusées de tous les maux et vouées à l'extermination. Si l'occasion est idéale – le passage à la couleur dynamise les univers monochromes habituellement peints par Vázquez – pour rendre hommage à des personnages et séquences emblématiques du film de guerre (de *Full Metal Jacket* à *Apocalypse Now*), l'histoire des combats entre bisounours génocidaires et créatures féminines innocentes renvoie aussi, à une autre échelle, au mélo psychologisant : dans une perpétuelle tension entre ampleur épique et tragédie familiale, c'est l'antagonisme entre deux oursons jumeaux qui précipite inéluctablement le monde vers sa fin.

T.M.